

« Séverine (1855-1929) et Jules Vallès (1832-1885) : un couple intellectuel ? », dans *Féminin/Masculin 3 - Couples en création*, CRTH de l'UCP et éditions encrage, 2003, pp.209-226.

## **Séverine (1855-1929) et Jules Vallès (1832- 1885) Un couple intellectuel ?**

*La Rue à Londres*, publiée en 1884 par Charpentier, fut dédiée à Séverine par Vallès en une longue dédicace dont je voudrais partir pour mon intervention aujourd'hui :

« A SEVERINE.

Ma chère enfant,

Je vous dédie ce livre, non comme un hommage de banale galanterie, mais comme un tribut de sincère reconnaissance.

Vous m'avez aidé à bien voir Londres, vous m'avez aidé à en traduire l'horreur et la désolation.

Née dans le camp des heureux, en plein boulevard de Gand -graine d'aristo, fleur de fusillade- vous avez crânement déserté pour venir, à mon bras, dans le camp des pauvres, sans crainte de salir vos dentelles au contact de leurs guenilles, sans souci du "qu'en dira-t-on" bourgeois. *Honny soit qui mal y pense!* suivant la devise de la vieille Albion.

Vous avez fait à ma vie cadeau d'un peu de votre grâce et de votre jeunesse, vous avez fait à mon oeuvre l'offrande du meilleur de votre esprit et de votre coeur.

C'est donc une dette que mes cheveux gris payent à vos cheveux blonds, camarade en qui j'ai trouvé à la fois la tendresse d'une fille et l'ardeur d'un disciple.

Vous souvient-il qu'un jour, devant un Workhouse, nous vîmes une touffe de roses à chair saignante, clouée je ne sais par qui, je ne sais pourquoi, au battant vermoulu?

Cette miette de nature, cette bribe de printemps, faisait éclore l'ombre d'un sourire et d'un reflet d'espoir sur les faces mortes des pauvresses qui attendaient leur tour. Cela nous donna un regain de courage, à nous aussi, et nous franchîmes, moins tristes, la porte de cet enfer.

Au seuil de mon livre, dont quelques chapitres sont, comme le "Refuge", pleins de douleurs et de misère, je veux attacher votre nom comme un bouquet.

Jules Vallès

Paris, 1er.décembre 1883. »

Pour qui ne connaît pas ce couple, cette dédicace comporte informations et questions : les noms d'abord, Séverine/Vallès qui demandent quelques rappels biographiques et une réflexion succincte sur le pseudonyme. En effet, ici, Vallès signe de son nom, mais la "première" *Rue à Londres* avait été signée d'une lettre, Z, en 1876-1877.<sup>1</sup>

Interrogation aussi sur la relation elle-même : la dédicace de Vallès laisse entrevoir la grâce et l'intelligence de Séverine, la nomme "chère enfant", "fille", "disciple". Vallès oppose sa "vieillesse" -cheveux gris- à la "jeunesse" de celle-ci -cheveux blonds-. Il rend hommage enfin à une réfractaire, celle qui a quitté sa classe d'origine pour venir, "à son bras", du côté de la misère<sup>2</sup>. Le bouquet de roses rouges, pour idéologique que soit son symbole, "une touffe de roses à chair saignante" devant un refuge de pauvres, est tout de même aussi teintée d'une forte affectivité amoureuse. On imagine le couple, déambulant dans Londres pour parachever les chroniques écrites par le proscrit en 1876.

Interrogation enfin sur la date, " 1er. décembre 1883" qui nous permet de situer la dédicace au coeur même des cinq années de collaboration étroite de Vallès et Séverine.

Voici la plus récente évocation de ce couple dans l'ouvrage de Michel Winock, *Les voix de la liberté*<sup>3</sup>. "D'enthousiasme, elle se met au travail chez Vallès, domicilié rue Taylor, et l'accompagne le soir dans ses tournées, au café, au théâtre, au restaurant, dans tous les lieux où l'on discute à n'en plus finir. Vallès est assez flatté de se promener aux côtés de cette belle fille qui n'a pas trente ans et qui attire les regards. On les croit amants, à tort. Entre eux deux, ce sont des rapports professionnels, parfois assez rudes. Vallès bougonne, elle réplique ; ils se fâchent, se réconcilient, ne peuvent plus se passer l'un de l'autre."

Beaucoup s'étonnent de ce qu'ils nomment le mariage de la laideur et de la beauté. Séverine de répliquer : "Pas beau, Vallès ? Non, mieux! Un grand front bosselé puissamment, des prunelles étincelantes, noires comme des billes de jais qu'aurait lustrées la pluie. Puis de la franchise plein les yeux, de la bonté plein la lèvre, de la conviction plein le geste et la voix."<sup>4</sup> Aux obsèques de Vallès, c'est elle qui conduit le deuil avec le Dr.Guebhard ; elle choisit de graver sur son tombeau: "Ce qu'ils appellent mon talent n'est fait que de ma conviction."

Un couple intellectuel, nous demandons-nous? Dans un double sens : en opposition à couple "sexuel" au sens admis du terme et surtout dans le sens de couple où deux intellectuels conjuguent leurs intelligences et leurs talents. Est-il possible d'y envisager la femme comme autre chose que l'ombre de l'homme ? C'est toujours -et seulement (et c'est là que le bât blesse) comme "héritière de Vallès" que nous est présentée cette grande journaliste de la fin du XIX<sup>e</sup>s. et du début du XX<sup>e</sup>s.<sup>5</sup> qui écrivit quelques six mille articles et chroniques, très lus ! Son métier, elle l'exerça de 1883 à 1928, témoignant par ses écrits des événements "traversés" et d'autres plus quotidiens et plus humbles du Second Empire au soutien à Sacco et Vanzetti, de l'accès des femmes à l'Université et à la recherche, au mariage, à l'avortement, à la misère des petits chaque jour.

Vallès, lui, était mort depuis 1885 ; elle l'avait connu cinq ans<sup>6</sup> et elle continua à écrire pendant 40 ans après cette disparition.

C'est donc cette image d'une simple "élève", "disciple", "héritière" qu'il faut interroger. La notion d'héritage, commune à tous les artistes et intellectuels, ne devient-elle pas, lorsqu'il s'agit d'une femme, synonyme de soumission, de dévouement, d'imitation?

Il faudra aussi interroger la représentation d'un Vallès "modèle" ou "maître", plus sensible au charme de la jeune femme qu'à ses réelles capacités professionnelles ; cette image minimise aussi la manière qui fut la sienne de l'introduire dans une profession férocement masculine et minimise donc un geste d'homme en faveur de l'émancipation des femmes.<sup>7</sup> Est-on en présence d'une nouvelle "petite soeur de Balzac" ou d'un couple intellectuel dont la dynamique de l'apprentissage et de l'échange participe, en partie à "la fin d'un monde(...)" celui dont l'ordre était fondé sur un dualisme et une inégalité acceptés."<sup>8</sup>

## **1- Au-delà des apparences, une convergence de destin**

Peu de choses, de prime abord, rapprochent ces deux personnes : ni l'origine sociale ou géographique, ni l'âge, ni le sexe, ni les époques auxquelles ils ont vécu.

Il est aisé de reconstituer la vie de Jules Vallès qui a bénéficié de biographies importantes et qui est entré, après des années de mise à l'écart, dans le cercle des écrivains reconnus et, en conséquence, dans les cycles de formation avec la réédition dans différentes éditions de poche et scolaires de la trilogie. Les deux biographies les plus récentes sont de Max Gallo et de Roger Bellet<sup>9</sup> : une vie marquée par une enfance difficile et meurtrie, une adolescence et une entrée dans l'âge adulte sous le signe de la révolte et de la rupture avec le milieu d'origine; l'engagement aux côtés des opprimés (les redingotes aux côtés des blouses) et les incessants combats par la plume du journaliste sous un Second Empire particulièrement répressif ; l'apothéose avec la Commune de Paris et *Le Cri du peuple* ("Fils de fédéré, tu seras un homme libre!") ; la clandestinité, l'exil et les cinq dernières années de vie après l'amnistie. Lorsque les Editeurs Français Réunis entreprennent, dans les années 50, la réédition complète des oeuvres de Jules Vallès, un des volumes est consacré à la correspondance sous le titre, *Jules Vallès / Séverine-Correspondance*.

La vie de Séverine, elle, est beaucoup moins connue.<sup>10</sup>. Rappelons quelques faits.

Elle est née Caroline Rémy en 1855 à Paris et non en province comme Vallès, dans un milieu petit-bourgeois où elle reçoit une éducation stricte et terne. Le départ de Paris pour Versailles par peur de la Commune, en 1871, est un bol d'air dont la jeune fille veut tirer profit, à son retour, en faisant du théâtre. Son père lui laisse le choix: être institutrice ou se marier. La seconde solution lui semble être celle de la liberté et c'est le mariage du 26 octobre 1872, véritable traumatisme sexuel et humain. Elle ne peut divorcer faute de loi adéquate mais la séparation de corps et de biens est prononcée en décembre 1873. Elle met au monde un fils, repris et élevé par son père. Elle vit chez ses parents. Une place de dame de compagnie chez une veuve lui ouvre un autre monde, en novembre 1878. Elle devient la maîtresse du fils Adrien, jeune physicien. Caroline est de nouveau enceinte et accouche à Bruxelles en février 1880, d'un second fils Roland, "né de mère inconnue".

Mais 1880-1885, ce sont aussi -surtout?- les années d'admiration, d'affection et de collaboration étroite avec Jules Vallès. C'est à Bruxelles que Caroline l'a connu chez un ami des Guebhard, le Docteur Senery ; elle a été marquée par sa fuite de Paris, lors de la Commune et elle est subjuguée par ce "vieux" communard à la réputation sulfureuse. Elle le retrouve à Paris, en juillet, après l'amnistie. En février 1881, Jules Vallès lui propose d'être "son" secrétaire, ce qu'elle accepte immédiatement. Mais, pour la première fois, elle rencontre le refus de la mère d'Adrien qui ne peut accepter que sa presque belle fille travaille pour cet incendiaire, ce proscrit. Ne pouvant obtenir ce qu'elle veut, elle se tire une balle dans le coeur, elle a vingt six ans... et écrit à Vallès :

"Je meurs de ce qui vous fait vivre : de révolte et de haine... Je meurs de n'avoir été qu'une femme, alors que brûlait en moi une pensée virile et ardente, je meurs d'avoir été une réfractaire. Aimez-moi un peu pour cela et gardez en cet esprit que j'ai si fort aimé, si profondément compris, une petite place à votre bien navrée petite amie!" et elle ajoute au crayon : " j'ai fait un coup de tête et me suis envoyé une balle dans la poitrine. Je voudrais vous voir..."

Les familles cèdent : Caroline devient "le" secrétaire de Vallès qui lui inocule sa conviction pour la lutte sociale, son dévouement pour les plus humbles et sa passion pour le journalisme et l'écriture, toutes choses pour lesquelles il faut croire qu'elle avait de bonnes dispositions ! : "J'épelaï à ses côtés, comme une fillette docile, tout l'alphabet de la Révolution."<sup>11</sup>

Son rôle auprès de Vallès ne s'arrête pas au "secrétariat", ce qui est déjà assez conséquent comme le montre leur correspondance. Elle s'occupe des dîners qu'il organise ; il l'introduit dans les milieux journalistiques masculins et machistes, salles de rédaction, cafés, restaurants ; ils font ensemble plusieurs voyages à Londres, à Chaville, en cure lorsqu'elle tente de le soulager un peu de ses maux. Elle organise ses déménagements pour qu'il soit plus proche d'elle. C'est dans l'appartement de la mère d'Adrien, au 77 Bd. Saint-Michel, que Vallès s'éteindra dans les bras de celle qui est devenue Séverine, après une perquisition brutale de la police. C'est grâce aux fonds d'Adrien que *Le Cri du Peuple* a pu être recréé et "offert" conjointement à Vallès et à Séverine. Le premier numéro sort le 28 octobre 1883. Ces cinq années sont réellement les années vallésiennes de Séverine sur lesquelles nous reviendrons.

Après la mort de Vallès, Séverine continue à tenir le journal mais les dissensions entre les différents courants de gauche rendent sa position, à l'intérieur même de la rédaction, très précaire et elle démissionne en 1888. Il faudra reprendre le dossier pour faire la part entre les réelles dissensions idéologiques et les attaques sexistes ; car la campagne qui est menée alors contre elle prend pour arguments les faits de sa vie privée. Son "Adieu", le 28 août 1888, est une belle page de journaliste, au fumet tout à fait vallésien :

"Ce que je vais faire maintenant, c'est l'école buissonnière de la Révolution. J'irai de droite ou de gauche, suivant les hasards de la vie ; défendant toujours les idées qui me sont chères, mais les défendant seule, sans autre responsabilité que celle qu'aura paraphéé mon nom... Adieu ! Mais mon bagage est plié dans un mouchoir rouge. Quand je voudrai que l'on sache où je suis, je casserai une branche sur la route et je le mettrai au bout... Les amis me suivront des yeux."

La vie personnelle de Séverine a pris un nouveau tournant, peu après la mort de Vallès. Elle a été interviewée par un journaliste, Georges Labruyère, pour *L'Echo de Paris*, envoyé par Aurélien Scholl pour recueillir les impressions de celle qui avait été la dernière compagne de Vallès. Une liaison passionnée naît qui provoquera la séparation d'avec Adrien Guebard et durera de longues années. On peut souligner que Séverine vit sa vie amoureuse librement et sans clandestinité, ce qui provoque bien des remous puisqu'elle est femme et journaliste très connue.

Après avoir quitté *Le Cri du Peuple*, Séverine collabora à de nombreux journaux, peu regardante sur leur ligne politique, persuadée que le plus important était de rester fidèle à ses propres convictions : peu importe alors d'écrire dans une feuille de droite ou de gauche!... Proche du boulangisme, en marge dans l'Affaire Dreyfus puis s'y impliquant lorsqu'elle est convaincue de l'innocence de Dreyfus, soutenant les anarchistes au moment même des attentats à Paris, Séverine est souvent déroutante dans ses enthousiasmes et ses engagements. Elle est partie prenante dans la première grande aventure d'un journal de femmes, *La Fronde*, avec son amie Marguerite Durand. Son combat pour Dreyfus l'appauvrira et elle ne pourra plus vivre, comme elle le fait depuis quelques années, entre Paris et la province. Elle se retire complètement à Pierrefonds où elle a acheté une maison et où ses plus proches la rejoindront aux dernières années de leurs vies : sa mère, Georges puis Adrien puisqu'avec Adrien, ils reprendront la vie commune de 1920 à 1924, année de la mort de celui-ci.

Elle n'a pas ménagé, dès 1914, son soutien aux pacifistes. Après la guerre et l'espoir que soulève 1917, elle adhère pour deux ans au Parti Communiste.

Ce moment plus "partisan" n'empêche pas Séverine de poursuivre ses luttes par la plume. La dernière apparition publique de Séverine a lieu le 24 juillet 1927 au Cirque de Paris, Avenue de La Motte-Picquet, au meeting organisé pour exiger la grâce de Sacco et Vanzetti, deux

anarchistes américains condamnés à mort: elle est ovationnée par la foule. Séverine meurt, très entourée, dans sa maison des "Trois Marches" à Pierrefonds, le 23 avril 1929.

### **\* Une identité de journaliste**

Le pseudonyme chez Vallès a été une pratique constante jusqu'en 1880. Il est à mettre en relation, au niveau le plus évident, avec la censure politique de l'époque puis avec son statut de proscrit : c'est bien le cas des articles constituant *La Rue à Londres*, en 1876. "La pseudonymie vallésienne est multiple, se répète sans cesse différemment, comme si le pseudonyme était non seulement un nom de cadrage, une image mais aussi *un nom de passage*" écrit Jacques Perrin dans un chapitre très suggestif sur la question.<sup>12</sup>

Une conséquence de l'entrée de Séverine dans le monde de la presse fut sa recherche d'une identité distincte de son identité légale. Elle écrit son premier article dans *Le Cri du Peuple*, le 22 novembre 1883 sous le nom de "Séverin". Elle optait, comme d'autres de ses devancières, pour le masque du masculin se donnant le temps de s'affirmer. Mais dès le troisième article, le masculin disparaît au profit du féminin : "Séverine" était née à la fin de l'année 1883. Par ailleurs, cette même année, elle se fait appeler M<sup>me</sup> Rehn. Elle collabore au *Gaulois*, en 1888 sous le pseudonyme de Renée (en hommage à Chateaubriand) et au *Gil Blas*, sous le pseudonyme de Jacqueline (Jacques -Vingtras- + Line). En 1890, Auguste Renoir peint son portrait dans son atelier du boulevard Rochechouart et Evelyne Le Garrec invente la scène :

"Qui est-elle cette jeune femme en jersey gris ? Est-ce Séverine, dont Renoir a fait le portrait ? Est-ce Renée ? Est-ce Jacqueline ? Il arrive que Séverine, Renée et Jacqueline deviennent les trois personnages distincts d'une comédie inventée par l'une ou par l'autre. Un jour, dans *Le Gaulois*, Renée s'est offert le culot d'écrire un article sur Séverine que, dit-elle, elle aime bien." "Cette toquée-là", cette "folle".<sup>13</sup>

Celui ou celle qui se met en marge de sa classe d'origine se construit une nouvelle identité : ce pourrait être une des explications de la recherche du pseudonyme chez nos deux journalistes. Il y a aussi chez Vallès, la censure qui l'oblige à différents moments de sa vie à avoir recours au masque. C'est un autre type de contrainte qui s'exerce sur la femme journaliste Séverine. Vallès usera peu de pseudonyme après l'amnistie -un "Arthur Vingtras, transparent-. Séverine rendra son pseudonyme tellement célèbre qu'il deviendra son identité.

### **\* Combats pour la justice sociale, au risque de sa classe...**

Cette première convergence permet d'en souligner une seconde, plus conséquente: la révolte. Jules Vallès puis Séverine sont des défenseurs de la justice sociale et c'est cette conviction qui explique la plupart de leurs écrits et de leurs prises de position. Si leurs engagements convergent sur certains points : l'opposition au régime parlementaire, le combat pour la paix, le rejet de l'expansion coloniale et de la politique de Jules Ferry, ils divergent sur d'autres points. Ils font partie de la même famille idéologique, en restant, l'un comme l'autre, assez inclassables, Séverine bien plus encore que Vallès.

Au moment du déclenchement de la guerre en 1914, elle est résolument du côté des pacifistes. Elle plaide pour la paix dans ses articles à un moment où ce n'est pas particulièrement bien vu. Trois exemples plus concrets de ce combat peuvent être évoqués. Le 28 novembre 1915, la Ligue des Droits de l'homme organise au Trocadéro une manifestation à la mémoire de Miss Edith Cavell, infirmière anglaise condamnée par "les lois de la guerre". La manifestation est très officielle et Séverine prend la parole après le Président de la République, des Ministres, des

Universitaires, dans ce mélange de rhétorique d'époque et de religiosité diffuse qui serait plus dans la lignée du style de Louise Michel que dans celui de Jules Vallès.<sup>14</sup> En 1916, lorsque Henri Barbusse reçoit le prix Goncourt pour son roman, *Le Feu*, elle est enthousiasmée et le recommande chaudement à ses lectrices dans *La Vie féminine*. En 1918, elle témoigne au procès d'Hélène Brion, institutrice, arrêtée le 17 novembre 1917 et qui comparait devant le "Premier conseil de guerre" pour "propagande défaitiste par la diffusion de tracts et de brochures". Hélène Brion est condamnée à trois ans avec sursis mais se retrouve sans travail. Elle ne sera réintégrée qu'en 1925. Nul doute que Vallès aurait pu partager les mêmes prises de position.

C'est dans le combat pour la paix qu'il faudrait intégrer ses articles sur certains hommes politiques comme Jules Ferry, ceux contre l'expansion coloniale, expansion de la barbarie et non de la civilisation. Ici également, Séverine continue dans la lignée vallésienne. C'est le combat pour la justice sociale qu'il lui fait prendre position pendant l'Affaire Dreyfus qui lui a coûté sa carrière.

## 2- Séverine vallésienne ? Vallès séverinien ?

Les "pièces" du dossier, en ce qui concerne Séverine, ont été rassemblées par Monique Aubert dans son article, "Séverine héritière de Vallès"<sup>15</sup>. Mais jamais n'est posée la question inverse : ce que Vallès doit à Séverine! Rien?<sup>16</sup> Qu'on en juge par une de ses colères :

"Eh quoi! C'est là ce que vous avez fait! Je suis moins avancé que si je ne vous avais rien adressé, malheureuse et dévouée citoyenne! Mais vous croyez donc que je vous demande un travail de copieuse!... Oui, je suis moins avancé que si je ne vous avais rien envoyé... Labeur d'usine -quand je vous demandais le coup d'oeil du lecteur, la sensation de la femme! Ce que je vous demandais, ma chère enfant, c'est de relier, de re-lier, de fondre des paragraphes écrits à la vapeur, d'en faire un tout suivi, logique, dans l'ordre des observations prises et des idées cherchées. Je demandais cela pour avoir le temps de produire, du moment où une autre, intelligente et me connaissant comme manière, voulait bien trier et coudre ma copie brute."<sup>17</sup>

C'est bien une histoire des auxiliaires et des secrétaires des "grands" hommes qu'il faudrait faire! Ces secrétaires sont, bien souvent des femmes dont on ne se rappelle que pour leur imputer les défauts des textes.

Rappelant puis laissant de côté les images d'Epinal qui se partagent entre l'image conjugale et l'image filiale, Monique Aubert s'intéresse, elle, à la notion d'héritage. Elle choisit d'étudier : "la manière dont Séverine a utilisé Vallès, homme politique, journaliste et écrivain, dans sa propre pratique journalistique." Plusieurs de ses textes sont cités montrant comment elle défend la mémoire du "patron", répond aux attaques dont il est l'objet, se veut depositaire de sa vérité : "J'ai reçu du mort un lourd héritage, et j'ai accepté la mission de le faire respecter. Je préférerais voir ce journal disparaître que de voir sa fierté atteinte ou sa dignité amoindrie", écrit-elle le 8 novembre 1886.

Par la suite, et même dans les journaux les moins "vallésiens" qui soient, Séverine rappelle avec ferveur souvent et, par exemple, en 1893 : "Ce que je sais, le peu que je suis, mon maître inoublié, je vous le dois." Elle raconte des anecdotes le concernant, au fil de ses articles ; elle affirme que s'il était vivant, il eût été nécessairement dreyfusard. Et c'est encore dans une déclaration intempestive de cette filiation revendiquée qu'elle conclut : "Femme, je ne pouvais guère être autre chose ; nous avons, je crois, le don d'assimilation, le pouvoir inspirateur, mais pas la force créatrice."<sup>18</sup>

Le revers de la médaille, comme le montre Monique Aubert, c'est que, dans sa défense de Vallès, Séverine confond sans cesse Jacques Vingtras et Jules Vallès et abolit toute distinction entre l'homme et l'oeuvre, disculpant l'écrivain par les actions de l'homme. Dans la préface à *L'Enfant* qu'elle écrit pour *Le Radical* (qui publiait l'oeuvre en feuilleton), le 24 octobre 1913, elle justifie ainsi son approche de la fiction par la vie :

" S'il faut ainsi parler de l'homme quand on traite de l'oeuvre, c'est que jamais si forte association ne les rejoignit. Ici, pas de distinction. L'une fait corps avec l'autre ; elle n'est que l'intermédiaire d'une révélation individuelle. Rien de factice, rien de truqué, aucun désir de plaire, pas ombre de stratégie professionnelle. On entend résonner la voix ; on suit les pulsations d'un coeur qui bondit au moindre choc ; on écoute penser l'intelligence la plus vivace, la plus pittoresque, la plus primesautière qui se connaisse, je crois, dans le domaine de la littérature.

Comme "procédé", sa verve ; comme style, son éloquence. Qui ne l'a point surpris "parlant" sa copie avant que de l'écrire ignore combien sa main était serve, sans qu'il fût besoin de peiner lors de la transcription."

Peut-être M.Aubert rend-elle responsable un peu trop vite Séverine de la confusion entre l'homme et l'oeuvre. Si la mise en garde est salutaire, il faut reconnaître qu'avec ou sans Séverine, elle eût été faite, comme elle est faite pour toute écriture de fiction qui se nourrit explicitement d'une vie. Il est utile de compléter encore ce dossier des marques et traces de la revendication de l'héritage vallésien dans les écrits de Séverine par les excellentes pages d'Evelyne Le Garrec qui fait revivre, dans sa biographie, grâce à la correspondance, les relations entre "la belle camarade" et "le patron".<sup>19</sup> Mais il serait temps d'aller plus du côté de son travail d'écriture et d'entamer, ce qui est signalé et laissé de côté en début d'article : "ce qui dans le style de Séverine et dans les sujets qu'elle a traités, révélerait une influence vallésienne."<sup>20</sup> Et, par déduction, ce qui relève de... Séverine! Des études de style seraient nécessaires, en fonction des sujets, des époques pour établir des comparaisons et apprécier comment une formation se transforme progressivement en une fraternité d'écritures journalistiques.

De Vallès, elle apprendra le style incisif et percutant du journaliste, elle apprendra un métier. La présentation du III<sup>e</sup> Colloque International Jules Vallès à Clermont-Ferrand qui doit se tenir en Juin 2002, "Jules Vallès : affinités, antipathies", avance, à propos de la "modernité", question constante chez Vallès : "du point de vue journalistique, Vallès exprime encore son souci d'innover. Il rejette le style solennel, empesé, déclamatoire de la grande presse traditionnelle, qu'il identifie à la presse politique : il s'appuie sur le style de la petite presse pour le dépasser et aller jusqu'à un style nouveau, celui du journalisme social sinon populaire. En permanence donc, il revendique une modernité qui disqualifie la politique (...) C'est le social qui doit en effet supplanter la politique."<sup>21</sup> C'est un chantier à ouvrir entre Séverine et Vallès, à partir de l'étude attentive d'articles choisis.

Et pourtant aussi, sans Séverine, nous n'aurions sans doute pas eu tout le Vallès d'après 1880<sup>22</sup> : "Vallès (...) a eu besoin, dans l'essentiel de son oeuvre et de ses dernières années, de cette part féminine considérable qu'a assurée un temps Séverine, et qui **peut-être** fut inséparable de son écriture. (...) Elle sait enfin chaque jour -formules de Vallès- être "l'écouteuse de (ses)colères, "la confidente de (ses)singulières admirations", "l'aménageuse de (son)travail". C'est ce "peut-être" que nous avons souligné qui nous semble aujourd'hui un autre chantier à proposer.

Ainsi Séverine fut bien "vallésienne" au sens où chacun(e) d'entre nous a eu, dans son parcours, un apprentissage décisif. Elle le fut aussi parce qu'elle partageait avec lui des

convictions et un combat. Dans ce sens, Vallès ne fut pas séverinien car il était accompli en tant qu'écrivain et journaliste. Il avait un âge et surtout une expérience où il n'était plus accessible aux influences décisives. S'il n'était pas mort? Auraient-ils su l'un et l'autre poursuivre l'échange du couple intellectuel au fur et à mesure que se serait affirmée l'individuation de Séverine? Auraient-ils affirmé, dans ce domaine-là aussi, leur "modernité"?

### 3- Une autonomie qui n'efface pas la dette

Lorsqu'ils se rencontrent et surtout, lorsqu'ils travaillent ensemble, Séverine a tout à apprendre alors que Vallès est déjà un écrivain reconnu et un journaliste à la forte réputation. Les conséquences de cette liaison intellectuelle ne peuvent pas être les mêmes puisque les attentes sont différentes.

Tous les témoignages semblent concorder pour décrire un processus, somme toute, logique : celui qui mène la jeune femme de l'apprentissage à l'autonomie. Par ailleurs, Vallès a de sérieux ennuis de santé qui sollicitent Séverine dans un rôle protecteur de fille maternelle et la figent dans une posture somme toute conventionnelle, aussi sincère soit-elle. Peut-être valait-il mieux que Vallès meure pour que Séverine devienne véritablement Séverine!

#### \* *Rompre avec l'image du "bas-bleu"*

Précédemment nous rappelions que Séverine s'est amusé à écrire sur ses différents masques que représenteraient ses divers pseudonymes. "Jacqueline" parle de "Séverine", sa "camarade", son "intime", sa "grande amie, dans le *Gil Blas* :

"Quand il nous a fallu choisir une carrière, le destin nous a tendu une paire de bas bleus -toujours fraternelles, nous en avons chacune pris un. Elle l'a complété d'un bas noir jarreté de rouge, couleur de bataille ; moi, plus frivole, je me suis arrêtée à un rose mourant, cuisse de Carnot ému, fanfreluche de rubans aurore. Et tandis que je m'exerce aux mondanités, souriant un peu de tout, me fâchant rarement, discrète et correcte, cette bonne toquée de Séverine s'emballe, se démène, entame des polémiques, soutient des assauts, parente de Louise Michel par la sincérité, cousine de Déroulède par les moulins à vent."<sup>23</sup>

Un bas noir jarreté de rouge : c'est tout un programme! On y reconnaît les contradictions de la femme de lettres de ce temps. Ne rien perdre de sa séduction et de son charme, armes bien "féminines" et conjointement, affirmer son droit à l'individuation. Ne jamais démentir sa dette envers son père spirituel -et ainsi, d'une certaine façon se conformer à l'esprit de l'époque qui veut qu'une femme ne doive ses mérites qu'à un homme- mais, en même temps voler de ses propres ailes, innover par rapport à Vallès et être la "fille" d'un homme peu recommandable pour ce siècle! Un travail en profondeur devrait être mené sur l'autonomisation de la femme journaliste semblable au travail remarquable fait par Christine Planté sur la femme écrivain, dans le sens de son chapitre, "Ecrire à l'ombre des grands hommes".<sup>24</sup>

Même si le couple Séverine/Vallès ne repose ni sur un amour extra-conjugal ni sur un mariage, de nombreuses déclarations de Séverine donnent d'elle l'image rêvée par tant d'écrivains de "l'épouse" parfaite : **"Si celle-ci a des talents intellectuels ou artistiques, elle les mettra au service des travaux de son mari** ; Michelet a proposé des représentations idylliques de cette collaboration, d'ailleurs mise en pratique dans sa propre vie conjugale. (...) Partant, la femme d'un écrivain connu qui se met à publier sera facilement jugée ridicule et prétentieuse, ou soupçonnée de bénéficier de protections diverses qui lui permettent de faire valoir un talent



surestimé. On l'accusera d'utiliser le nom et le génie de son mari pour satisfaire son égoïsme et sa vanité personnels. **Un tel soupçon s'étend jusqu'à la veuve, celles de Quinet et de Michelet susciteront l'exaspération, en particulier par le rôle qu'elles jouèrent dans les publications des écrits posthumes de leurs maris.**"<sup>25</sup>

Séverine a une position de fille ou de jeune "épouse" admirative, la différence d'attitude n'étant pas très différente dans notre cas. Mais elle est très jeune, elle apprend et du vivant de Vallès même, elle se lance seule dans l'arène. La suite de son parcours, tant existentiel que journalistique nous inciterait à la rapprocher, en partie, des veuves abusives qui montent la garde jalousement autour de "l'héritage" dont elles sont, seules, dépositaires légitimes! Mais de la rapprocher aussi de celles, beaucoup moins nombreuses, qui ont vécu leur vie et leur plume envers et contre tous et toutes! Séverine plus proche, sans doute de Bettina Brentano von Arnim que de Mme.Michelet...

"Je te le jure, je ne me laisserai pas apprivoiser, je veux faire confiance à ce qui jubile en moi, car, en fait, ce n'est rien d'autre que le sentiment de mon propre moi. On dit que c'est un bien mauvais côté que ce sentiment de son moi. Mais vivre, est-ce autre chose que de posséder ce sentiment? C'est idiot de reconnaître un autre pouvoir sur nous que celui de la vie même, essaie de comprendre ce que je dis, je n'arrive pas à le dire autrement ; quelle que soit la police de l'âme qui règne en ce monde, je ne m'y soumettrai pas, je me précipiterai, fleuve de vie écumant, dans l'abîme qui m'attire - Moi, moi, moi!"<sup>26</sup>

Séverine, contradictoire! Car en elle coexistent des sentiments conventionnels -le fait d'admirer un homme réfractaire et en marge de la légitimité suffisant, en quelque sorte, à l'émanciper- et un anti-conformisme dont toute sa vie sera la manifestation.

C'est bien dans son combat de femme en tant que journaliste que Séverine s'affirme en toute originalité : cela, elle ne le doit en aucune façon à Vallès. C'est bien parce qu'elle veut montrer qu'une femme peut faire des reportages dangereux qu'elle paiera de sa personne pour enquêter dans les cendres d'un incendie ou au fond de la mine après un coup de grisou. Elle impose alors une réalité de la femme reporter peu commune à l'époque.

En conséquence, c'est sur ce combat spécifique que je voudrais conclure. Oui, Vallès fut un bon maître mais il avait une élève particulièrement douée! Oui, elle lui fut à jamais reconnaissante de ce qu'il lui a appris et sans doute aussi, d'avoir pesé de tout son poids pour l'imposer en la parrainant dans ce milieu professionnel machiste! Mais elle sut tirer profit de tout cela et vivre de sa plume, en toute autonomie pendant les quarante années qui ont suivi sa mort! La dimension économique de leur relation y est peut-être aussi pour quelque chose puisque contrairement aux épouses, secrétaires bénévoles de leurs illustres époux, Séverine était salariée.

### *\* Séverine et le féminisme*

Elle n'a pas été une féministe de la première heure, loin s'en faut! Si elle n'a pas de mots blessants pour les premières luttes des "émancipatrices", elle n'adhère pas à leur mouvement. En mai 1892 où le mot de "féminisme" apparaît, elle a décliné l'invitation au Congrès général des sociétés qui luttent pour les droits des femmes. Contrairement à elles, dans la lignée vallésienne, elle a toujours combattu le système parlementaire. Elle ne rejoindra le combat sur le droit de vote des femmes qu'à la suite d'un cheminement personnel intéressant qui la montre proche des nouvelles données de son temps : la réalité des luttes des femmes, le respect que fait naître en elle les actions de ces "émancipatrices", son amitié avec Marguerite Durand lui font prendre progressivement des positions plus nuancées et la conduiront à être aux premiers rangs des manifestations pour la participation des femmes à la vie politique, incontournable pour qu'elles

connaissent enfin l'émancipation économique qui reste, pour elle, la base de tout. Elle fait campagne pour le vote des femmes en 1914 et *Le Journal* lui demande le premier article sur la question. L'objectif est le vote blanc. Séverine propose d'aller fleurir, le jour de la manifestation, le tombeau de Condorcet (d'autres proposaient celle d'Olympe de Gouges) pour rappeler qu'un homme peut être féministe et qu'il y a, dans leurs rangs, une volonté de conciliation entre les sexes. Plus réservée sur les revendications politiques, la journaliste partage entièrement les revendications d'égalité socio-sexuelle que défend le mouvement et, en particulier : le droit au travail (à travail égal, salaire égal) et l'accès aux études scientifiques et artistiques et aux carrières libérales.

Ainsi, elle rend compte de la soutenance de thèse de Jeanne Chauvin, en juillet 1892, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne sur "Les professions accessibles aux femmes". L'amphithéâtre est plein de quatre cents curieux moqueurs. Séverine raconte : "Et, deux heures durant, flattés, ravis dans leur rancune de mâles contre l'évadée, les étudiants ont souligné de frénétiques bravos chaque objection." Pour elle, Jeanne Chauvin représente l'avenir des femmes alors qu'elle-même est déjà d'une génération dépassée, d'une génération charnière ; elle n'est pas de ces "Eves futures", même si elle les admire :

"Celles qui viennent derrière ne veulent pas de ce sort-là. Elles ne seront pas, captives de leur sexe, enfermées dans ce dilemme... Elles n'accepteront que les peines qu'elles auront méritées, que les responsabilités qu'elles auront encourues. Elles auront entre les mains un métier, un outil de travail, qui est en même temps un instrument d'évasion, une arme défensive... Et s'il leur convient de rester libres, elles le pourront, à leurs risques et périls ; sûres de souffrir toujours moins seules qu'avec, suspendus à leur jupe, des moutards dont on ne sait comment assurer le lendemain."<sup>27</sup>

Séverine n'oublie pas, non plus, que les luttes pour les droits des femmes ont commencé bien longtemps avant Lénine et la révolution russe. Elle a beau vouloir, parfois, parler à l'unisson (puisque c'est l'époque où elle a adhéré au Parti Communiste), elle n'oublie pas son esprit critique. Ainsi, pour le 8 mars 1921, dans son article : "Prends le flambeau, ma soeur!" (encore un titre qui fait songer à Vallès), elle n'hésite pas à rendre hommage à celles qui ont précédé même si elles étaient issues de la bourgeoisie :

"Je ne voudrais pas que cette journée fût célébrée sans un salut à toutes celles, sans distinction, qui luttèrent pour compléter les droits de l'homme, déjà si incomplets, on ne l'a que trop vu, par l'adjonction des droits de la femme! C'est aujourd'hui l'anniversaire des obsèques d'Hubertine Auclert. Convierait-il de l'oublier cette vaillante ? Oubliera-t-on cette pléiade de femmes intelligentes, lettrées, éprises de justice qui, d'Olympe de Gouges à nos jours, luttèrent pour l'égalité des sexes?"<sup>28</sup>

En 1896, lorsqu'après le Congrès Féministe International qui se tient à l'Hôtel des Sociétés Savantes, rue Serpente, Séverine est interpellée contre les féministes par un journaliste qui a voulu la distinguer de "la troupe belliqueuse". Elle éprouve le besoin de faire une mise au point :

"J'ai défendu la cause de la femme, démontré son misérable sort, expliqué que, même riche et paraissant heureuse, sa destinée était d'être une paria, puisqu'il n'y avait que servitude, abdication du libre-arbitre, anéantissement de sa volonté (...) D'autant de zèle que je me sois efforcée, dans mon indépendance farouche et ma volontaire solitude, ce n'était toujours que la tâche d'une unité (...) j'ai compris la nécessité des émancipatrices, tant décriées, tant bafouées, en proie à tous les chacals de la haine, à tous les chiens de l'ironie (...)"<sup>29</sup>

Entre son amitié pour Marguerite Durand, son changement de position vis-à-vis des émancipatrices, sa notoriété de femme-journaliste, on comprend que Séverine participe à la

grande aventure journalistique de *La Fronde* que fonde son amie, quotidien entièrement rédigé, réalisé et fabriqué par des femmes. Bien d'autres exemples pourraient être donnés de ce parcours de la journaliste vers le féminisme et de ses écrits pour rendre hommage à celles qui ont eu le courage de se distinguer, comme le montrent ses articles pour Louise Michel ou pour Clémence Royer.

Elle dénonça avec force enfin le viol légalisé qu'est le mariage bourgeois, n'oubliant pas qu'elle subit elle-même cette violence :

"Cette action infâme, cette meurtrissure, cette souillure, cet écrasement de la faiblesse par la force, de la volonté sous la violence, ce supplice, cette profanation de tout l'être physique, tandis que le cerveau juge et que le coeur défaillie."

et affirma "Le droit à l'avortement", dans le *Gil Blas* du 4 novembre 1890.

Ainsi tout est encore à découvrir de l'oeuvre journalistique de Séverine!<sup>30</sup>

<sup>1</sup> - Pour l'histoire de ce livre, cf. la préface à sa réédition de Lucien Scheler, Editeurs Français Réunis, 1951.

<sup>2</sup> - Cf. l'article de Corinne Saminadayar-Perrin, "Romanesque et reportage dans *La Rue à Londres*", in *Les Amis de Jules Vallès*, n°30, décembre 2000, p.44. Elle présente ce passage de la dédicace en détournant le sens au profit de Vallès, effaçant complètement Séverine : "à travers la figure de son "disciple" Séverine, il se présente comme un transfuge qui a déserté pour venir [...] dans le camp des pauvres." En 1883, Vallès avait-il besoin d'affirmer encore son appartenance?

<sup>3</sup> - M. Winock, *Les voix de la liberté - Les écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, 2001, 678p.. Vallès et Séverine sont évoqués de la p.552 à 557. Le portrait de Séverine que nous reproduisons au début de notre communication, a été pris dans le 3<sup>e</sup> cahier photographique.

<sup>4</sup> - In Max Gallo, *Jules Vallès ou la révolte d'une vie*, R.Laffont, 1988, p.19.

<sup>5</sup> - Des articles et des portraits par des confrères montrent qu'elle ne laissait pas indifférent. Cf. C. Chaulet Achour, "Séverine (1855-1929) perturbatrice et indépendante" dans *Portraits de femmes*, Centre de recherche Texte /Histoire de l'Université de Cergy-Pontoise, FMGS à paraître en janvier 2002. La biographie de Séverine y est également plus détaillée. Aurait-elle survécu dans l'histoire écrite par les hommes (ceux du XIX<sup>e</sup>s. puis Max Gallo, Roger Bellet, Michel Winock) si elle avait été laide?

<sup>6</sup> Séverine a regroupé ce qu'elle considérait comme ses meilleurs articles en recueils pour augmenter ses revenus puisqu'elle vivait exclusivement de sa plume. Les ouvrages qui paraissent de 1893 à 1896 sont tous édités à Paris, aux éditions Simonis-Empis. En 1993, *Pages rouges* qui regroupe des papiers du *Cri du peuple* et son reportage à Saint-Etienne et a été bien accueilli par la presse. En 1894, c'est sous le titre, *Notes d'une frondeuse (de la Boulange à Panama)*, qu'elle rassemble ses papiers sur l'affaire Boulanger. Puis après une visite au pape Louis XIII qu'elle interviewe sur le problème juif, elle publie l'année suivante, en 1895, *Pages mystiques*. Cette publication est à mettre en relation avec l'action qu'elle exerçait pour les plus pauvres qui lui valut, de ses ennemis, le surnom de "Notre Dame de la larme à l'oeil." Elle publie encore, en 1896, *En Marche...* Avec l'Affaire Dreyfus, son éditeur change et c'est quatre ans plus tard, en 1900, qu'elle fait paraître aux éditions P.V.Stock, *Vers la lumière... Affaire Dreyfus... Impressions vécues*. Elle publiera ensuite des tentatives plus littéraires dont une pièce de théâtre unique, *A Sainte-Hélène* (Ed. Viard et E.Brière) ; en 1906, *Sac-à-tout* et enfin aux Ed. Crès à Paris, *Line*, en 1921, récit d'enfance autobiographique.

Par ailleurs, Séverine a collaboré à de nombreux journaux : *Le Cri du Peuple* (1883-1888), *Le Gil Blas*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *L'Eclair*, *L'Echo de Paris*, *Le Journal*, *Le Matin*, *La Libre Parole*, *La Fronde* (1897-1901 et 1926-1928), *Lectures Modernes*, *Je sais tout*, *L'Oeuvre*, *L'Intransigeant*, *Les Droits de l'Homme*, *Le Bonnet rouge*, *La vie féminine*, *Le Journal du peuple*, *La Vérité*, *La Vie ouvrière*, *L'Humanité*, *L'Internationale*, *Ere nouvelle*, *Paris-Soir*, *Le Libertaire*, *Le Petit Provençal*, *La Volonté*, *La France de Nice*, *Le Cri des Peuples*.

<sup>7</sup> - Il existe peu d'études, à ma connaissance, sur la position de Vallès par rapport aux femmes de lettres (écrivaines et journalistes) ou de positions sur telle ou telle question qui pourraient éclairer ses idées au sujet de la femme et du féminin dans la société.

<sup>8</sup> - Cf. Christine Planté, *La petite soeur de Balzac- Essai sur la femme auteur*, Le Seuil, 1989, p.11.

<sup>9</sup> - Max Gallo, *Jules Vallès ou la révolte d'une vie*, op.cit. et Roger Bellet, *Jules Vallès*, Fayard, 1995.

<sup>10</sup> - Trois biographies de Séverine : la première, publiée en 1931, chez Gallimard, est celle de Bernard Lecache, *Séverine*, dans la collection, "Les contemporains vus de près", B.Lecache était l'époux d'une de ses petites filles,

---

Denise. Il eut une relation intellectuelle et affective tout à fait privilégiée avec la grand-mère de sa femme à qui il vouait une admiration sans limite. La seconde biographe, Evelyne Le Garrec, publiée au Seuil, en 1982, *Séverine, une rebelle (1855-1929)*, dans la collection "Libre à elles". Elle est la plus intéressante. Par ailleurs et parallèlement, Evelyne Le Garrec a publié aux éditions Tierce, la même année, *Séverine, Choix de papiers. Du Cri du peuple à La Fronde*. Enfin un troisième biographe, Jean-Michel Gaillard, a publié en 1999, chez Plon, *Séverine, mémoires inventés d'une femme en colère*. Plus romancée que la précédente, très romancée même, cette biographie prend le parti de la substitution, celui de se substituer à Séverine pour dire en son nom et place. Ces trois biographies ont été précédées d'un récit autobiographique, *Line.1855-1867* publié par Séverine elle-même en 1921 (aux éd. Crès) où elle a raconté son enfance. A cette rentrée de septembre 2001, une quatrième biographie (que je n'ai pas encore consultée) est éditée : Paul Couturiau, *Séverine, l'insurgée*, aux éditions du Rocher. On remarquera, dès le titre, l'allusion à Vallès qui est aussi une allusion au travail qu'ils firent en commun sur le dernier tome de la Trilogie, *L'Insurgé*.

<sup>11</sup> E. Le Garrec, op. cit., p.36.

<sup>12</sup> - Jacques Perrin, *Jules Vallès, Démarches*, Quimperlé, éditions La Digitale, 1985. Cf. le chapitre "Place aux noms", pp.25 à 38. Cf. Xavier Lemaître, "Pré(te)noms", *Les Amis de Jules Vallès*, n°26, décembre 1998, pp.130-147.

<sup>13</sup> - E. Le Garrec, op. cit., pp.88-89.

<sup>14</sup> - *A la mémoire de Miss Cavell*, Bibliothèque de guerre, Paris, Ligue des droits de l'homme et du citoyen, 1916.

<sup>15</sup> - in *Les Amis de Jules Vallès*, n°2, octobre 1985, pp.231-238.

<sup>16</sup> - Un petit sondage dans des articles de la revue *Les Amis de Jules Vallès* montre qu'on fait peu de cas de la "copiste" lorsqu'il s'agit de réfléchir aux "remaniements" du texte de *L'Insurgé* : cf. l'article de Jacques Migozzi, n°4, Mai 1987 ou le n°30 de décembre 2000, entièrement consacré à *La Rue à Londres*. Séverine n'est citée qu'à cause de la dédicace.

<sup>17</sup> - E. Le Dantec, op. cit., p.37.

<sup>18</sup> - C'est exactement dans le même sens qu'Adrien Faure évoque cette place de Séverine dans la vie de Vallès dans son *Jules Vallès et la Haute-Loire*, Saint Julien-Chapteuil, éditions du Roure, 1994, pp. 65-69, "Séverine, la fille spirituelle". Il rapporte ses mots lorsque Emile Henriot, journaliste au *Temps*, l'interroge en 1913 : "Je lui dois tout ; c'est lui qui m'a faite, je suis sa fille intellectuelle, son disciple, son élève. Chaque fois qu'on touche à Vallès, on me voit sortir. Jamais je n'ai laissé passer un mot sur lui qui ne fût pas la vérité, depuis vingt huit ans que je monte la garde auprès de sa tombe et de sa mémoire. Et c'est bien naturel, je lui dois tout."

<sup>19</sup> -Evelyne Le Garrec, op. cit., pp.35 à 38.

<sup>20</sup> - M. Aubert, art. cit., p.231.

<sup>21</sup> - *Les Amis de Jules Vallès*, n°30, déc.2000, p.132.

<sup>22</sup> - R.Bellet, op. cit., p.480.

<sup>23</sup> - Cf. E. Le Dantec, op. cit., p.89.

<sup>24</sup> - C.Planté, op. cit., p.129.

<sup>25</sup> - Id. p.138. C'est nous qui soulignons.

<sup>26</sup> - Id., op. cit., Lettre de Bettina à son frère, p.150.

<sup>27</sup> -E. Le Garrec, op. cit., pp.104-106.

<sup>28</sup> - id. pp.277-278.

<sup>29</sup> - id. pp.163-164.

<sup>30</sup> - Séverine s'exerça à l'écriture littéraire. Il faut aussi étudier ce volet, en sachant qu'elle ne fut pas une écrivaine comme elle fut une journaliste. Dans la mouvance vallésienne, son récit autobiographique, *Line*, demande un examen attentif.